

d'irritation, et je le regrette, car cette irritation est injuste.

—Injuste ? répéta Mary.

—Oui, certes. Cette jeune fille ignore qu'elle est cause de ta souffrance. Elle n'a aucun tort volontaire envers toi. Il serait peu digne de refuser de la recevoir. C'est une ouvrière qui se présente ici, envoyée par sa patronne. Pourquoi, sous quel prétexte, lui fermerais-tu ta porte ? Accueille-là donc aujourd'hui comme de coutume, et contente-toi de prier madame Augustine de t'envoyer à l'avenir une autre personne.

—Sa vue m'est odieuse ! dit Mary.

—Fais un appel à ta dignité, et tu triompheras sans peine de cette répulsion.

—Vous avez raison, mon père.

Paul Harmant se tourna vers le valet de chambre, qui attendait immobile le résultat du colloque à voix basse engagé entre le père et la fille.

—Faites entrer cette ouvrière lui dit-il.

—Ici ! s'écria Mary.

—Pourquoi non ? inutile de te déranger. S'il ne te plaît pas d'essayer les vêtements qu'elle apporte, tu trouveras un prétexte.

Et le millionnaire répéta :

—Faites entrer.

Le valet de chambre quitta la salle à manger et y revint au bout de quelques secondes, amenant Lucie. L'ouvrière était d'une pâleur mortelle, visiblement émue, et semblait ne se tenir debout qu'à grand-peine. Mary s'aperçut du grand changement survenu en elle depuis leur dernière entrevue, mais elle ne se sentit point touchée de ce changement.

—Que me voulez vous ? demanda-t-elle avec hauteur.

—Je venais, mademoiselle, vous essayer vos costumes. Je suis très en retard, je le sais, mais ce n'est pas ma faute. J'ai été victime d'un accident, ou plutôt d'un crime, qui m'a, pendant plusieurs jours, empêchée de travailler.

En entendant ces mots Paul Harmant tressaillit.

—Un crime ? s'écria Mary, dont la curiosité s'était éveillée.

—Oui, mademoiselle.

—Quel crime ?

—On a tenté de m'assassiner, on y a même à moitié réussi.

—Vous avez été blessée, mademoiselle ? fit Paul Harmant avec le plus grand sang-froid.

—Oui, monsieur, et je souffre encore de ma blessure. J'ai reçu un premier coup de couteau, et un second allait m'achever si la lame de l'arme ne s'était brisée sur le busc de mon corset. C'est à ce hasard que j'ai dû la vie.

—Hasard bien heureux et qu'il faut bénir. Votre assassin a été arrêté, sans doute ?

—Non, monsieur, mais il y a tout lieu d'espérer qu'il le sera bientôt.

Cette réponse fit perler des gouttes de sueur froide sur les tempes du millionnaire.

Mais il eut la force de maîtriser son trouble et reprit :

—Vous avez pu sans doute donner son signalement aux gens de la police.

—Non, monsieur. C'est à peine si je l'ai entrevu dans la nuit, il me serait impossible de le reconnaître. C'est, paraît-il, un de ces rôdeurs qui infestent en ce moment les environs de Paris. L'assassinat chez lui n'était pas un but, mais un moyen. Il tuait pour voler.

—Ah ! on vous a volé ?

—Oui, monsieur, ma montre, ma chaîne et mon porte-monnaie.

Depuis que Lucie était entrée, le faux Paul Harmant la contemplait avec une curiosité grandissante. Il analysait les lignes de son visage, l'expression de ses yeux ; il étudiait le son de sa voix.

—C'est singulier, se disait-il, il me semble que j'ai déjà vu ce visage, que j'ai déjà entendu cette voix. Cependant je me trouve aujourd'hui pour la première fois en présence de cette jeune fille, j'en suis sûr.

Tout à coup une lueur se fit dans sa mémoire.

—J'y suis, poursuivit-il. C'est le portrait vivant de Jeanne Fortier, lorsque Jeanne Fortier était jeune elle-même.

Jacques Garaud ne se trompait pas. Quiconque avait vu Jeanne vingt années auparavant et voyait Lucie devait constater entre les deux femmes une

prodigieuse ressemblance, facilement explicable du reste pour des raisons que connaissent nos lecteurs.

XVIII

En même temps que Jacques Garaud constatait la ressemblance dont nous venons de parler, il se rappelait qu'à l'époque de l'incendie d'Alfortville la fille Jeanne était en nourrice à Joigny : il se souvenait que les premières années de Lucie s'étaient passées aux Enfants-Trouvés. Mary le lui avait dit. Une idée subite traversa son cerveau.

—Si c'était elle ? se demanda-t-elle.

Lucie, brisée de fatigue, semblait chercher un appui autour d'elle. Paul Harmant s'aperçut de la faiblesse de la jeune fille et lui avança vivement un siège.

—Vous êtes fatiguée, mademoiselle, lui dit-il, asseyez-vous.

Mary se trouva blessée de la condescendance de son père.

—Je n'essayerai point mes costumes, fit-elle d'une voix sèche ; mademoiselle Lucie peut donc se retirer. Elle m'habille d'ailleurs depuis assez longtemps pour terminer mes vêtements sans qu'il soit utile de les retoucher. J'irai prendre livraison de ces costumes chez madame Augustine dans une dizaine de jours, je ne suis nullement pressée.

C'était indiquer d'une façon très nette que la jeune ouvrière ne devrait plus remettre les pieds à l'hôtel. Lucie le comprit. Le cœur gonflé par l'humiliation, elle salua et sortit de la salle à manger, emportant ses cartons et cherchant vainement ce qu'elle avait pu faire que mademoiselle Mary, si douce d'abord et si bienveillante pour elle, la traitât de cette façon dure et dédaigneuse. Elle retrouva maman Lison à qui elle confia son chagrin.

—Il ne faut pas faire attention à cela, ma mignonne, lui dit la pauvre femme qui souffrait de toutes les souffrances de Lucie. Mademoiselle Harmant est, à ce qu'il paraît, très malade, et la maladie rend acariâtre les meilleurs caractères.

On reprit tristement le chemin du quai Bourbon. Paul Harmant, resté seul avec Mary, renoua l'entretien par ces mots :

—Sais-tu que cette jeune fille est vraiment jolie ?

Mary sentit de grosses larmes sous ses paupières.

—Tu trouves ? murmura-t-elle douloureusement.

Et tu comprends, n'est-ce pas, que Lucien puisse l'aimer ?

—Je comprends très bien qu'il ait eu pour elle un caprice. Mais ces amours-là, je te le répète, n'ont qu'une courte durée. Comme un feu de paille ils flambent, s'éteignent, et il ne reste rien, pas même un souvenir. J'ai reçu une nouvelle lettre de Lucien, ajouta le millionnaire.

—Il revient ? demanda vivement Mary.

—Dans quelques jours, oui.

—Il te parle de moi ?

—Il m'en parle dans toutes ses lettres, et tu dois comprendre qu'il ne s'occuperait pas ainsi de toi si tu lui étais indifférente.

—Tu crois qu'il m'aimera ?

—Je crois que, sans le savoir, il t'aime déjà.

—Tu me l'affirmes, mais c'est à lui que je voudrais l'entendre dire.

—Il te le dira, chère enfant.

Mary baissa la tête. Un long soupir s'échappa de sa poitrine oppressée. Elle ne paraissait point convaincue. Le millionnaire reprit son siège et poursuivit :

—Ne m'as-tu pas raconté que cette Lucie n'avait ni père ni mère ?

—Oui.

—Comment le sais-tu ?

—Je le tenais d'elle-même. M'intéressant à elle, je lui avais demandé son histoire.

—Elle a été élevée à l'hospice des Enfants-Trouvés ?

—Oui.

—A Paris ?

—Certainement. Elle a été inscrite sous le numéro 9. Mais, père, je t'ai déjà dit tout cela.

—C'est possible. Je ne m'en souvenais pas. Elle n'a jamais su par qui elle avait été abandonnée ?

—Jamais !

—Elle aurait pu chercher à le savoir.

—Oui, mais sans y réussir. On enlève de parti pris, aux enfants abandonnés, tout moyen d'investigation. Pourquoi t'inquiètes-tu de ces choses ?

—Pour bien me convaincre que Lucien Labroue, appartenant à une famille honorable, ne peut aimer

sérieusement une fille sortant de l'hospice et qui n'a pas même de nom.

Paul Harmant se leva.

—Au revoir, mignonne ! fit-il. Je vais à l'usine, où ma présence est nécessaire.

—Reviendras-tu dîner ?

—Oui, à moins de circonstances imprévues. Si je n'étais point ici à l'heure habituelle, il ne faudrait pas m'attendre. C'est que quelque affaire me retiendrait.

Il embrassa Mary tendrement et sortit. Paul Harmant avait interrogé sa fille au sujet des premières années de Lucie, c'est que la pensée dont nous avons signalé l'éclosion dans son cerveau, lorsque la ressemblance de l'ouvrière avec Jeanne Fortier l'avait frappé, se développait de plus en plus. Maintenant il possédait des renseignements certains. Il ne lui restait qu'à voir sans retard Ovide Soliveau pour lui apprendre qu'il avait manqué son coup et que sa victime qu'il croyait morte, se portait bien. Le millionnaire, au lieu de se servir de sa voiture, prit un coupé de régie et se fit conduire avenue de Clichy. Vainement, il carrillonna à la petite porte du jardinet. Personne ne répondit. Soliveau était absent. Paul Harmant frappa du pied avec colère. Ce premier moment de mauvaise humeur passé, il tira de sa poche un carnet et sur l'une des feuilles écrivit ces lignes :

“ Si tu rentres avant cinq heures du soir, viens vite à Courbevoie. Si tu rentres après six heures, je t'attendrai ce soir, à dix heures, au café de la Paix, place de l'Opéra.—Urgent.”

Il déchira la feuille et l'introduisit dans l'orifice de la boîte aux lettres attendant à la porte d'Ovide. Aussitôt après il se fit conduire à l'usine.

Depuis qu'il avait interrompu ses relations avec mademoiselle Amanda, le Dijonnais, à qui l'occupation semblait insupportable, s'était mis à fréquenter les tripots. La rage du jeu le reprenait. Ne pouvant, faute de répondants, faire partie d'un cercle convenable, il hantait les établissements clandestins, vulgairement nommés Claquedents et qui sont ouverts au premier venu, sans la moindre formalité de présentation. Nous devons ajouter cependant qu'il jouait en joueur équilibré, et ne risquait que des sommes minimes.

Ce jour-là, après son déjeuner, il était allé faire une partie. Les enjeux étaient plus que modestes, ce qui ne l'empêcha pas, grâce à une déveine persistante, de perdre une centaine de francs. Il n'avait plus d'argent sur lui. Afin de résister à la tentation, il ne se munissait jamais, en allant à son tripot, que de la somme qu'il considérait à l'avance comme à peu près sacrifiée. Entièrement décafé, il retourna chez lui vers quatre heures, et, selon son habitude, en rentrant il visita la boîte aux lettres. Il y trouva le billet de son pseudo-cousin. Ce billet le rendit perplexe. Que se passait-il donc d'imprévu ? Quel motif rendait si pressant le rendez-vous donné par son complice ? Très intrigué, un peu inquiet, Ovide garnit son porte-monnaie vide, et se fit conduire à l'usine de Courbevoie. Les ordres étaient donnés ; il fut à l'instant même introduit dans le cabinet du constructeur. Paul Harmant avait le visage lugubre.

—Quelle physionomie sinistre ! lui dit le Dijonnais ; est-ce que tu viens d'apprendre la mort de ton meilleur ami ?

—Il ne s'agit pas de mort ! répondit le millionnaire d'une voix sourde.

—De quoi donc, alors ?

—Nous voici, par ton fait, dans les plus effroyables embarras.

—Je n'ai jamais deviné les énigmes. J'attends le mot de celle-ci.

—Lucie est vivante.

—Lucie est vivante ! répéta Soliveau en pâlisant.

—Oui.

—C'est impossible. J'ai le poignet vigoureux, et mon couteau est allé jusqu'au cœur. On t'a trompé.

—J'ai vu.

—Tu as vu Lucie vivante ?

—Je l'ai vue, je lui ai parlé.

—Où cela ?

—Chez moi, rue Murillo. Ton couteau a dévié sur les baleines du corset, et n'a fait qu'une entaille qui s'est guérie en quelques jours. Lucie sauvée a repris son travail. Plus que jamais elle entrave mes projets

—Tonnerre ! fit Ovide en serrant les poings. C'est